

Philippe Sella

«Je balance un coup de tête à Fouroux»

Entre 1982 et 1995, le trois-quarts centre international agenais a affronté l'Australie à onze reprises. L'occasion de revenir sur sa grande carrière et sur cet échauffement musclé avec l'ancien sélectionneur qui avait mal tourné en 1990.



Jacques Fouroux, sélectionneur du quinze de France de 1981 à 1990.



Philippe Sella lors de la finale du Championnat de France opposant Agen à Bayonne en 1982 (18-9).



L'Australien Tim Horan est le joueur qui a le plus posé de soucis à Philippe Sella.



L'ancien trois-quarts centre et Serge Blanco lors de la finale de la Coupe du monde perdue face aux All Blacks en 1987 (29-9).

EN BREF

60 ANS

111 matches en équipe de France, 128 points.

Carrière : SU Agen (1980-1996), Saracens (ANG, 1996-1998).

Palmarès : Finaliste de la Coupe du monde 1987, 3^e de la Coupe du monde 1995 ; 6 Tournois des Cinq Nations (1983, 1986, 1987, 1988, 1989 et 1993).
En clubs : champion de France (1982, 1988) ; Vainqueur du Challenge Yves-du-Manoir (1983, 1992) ; Coupe d'Angleterre (1998).

SA VIE D'EX

Après avoir été le premier joueur international à compter cent sélections, l'enfant de Clairac a créé Sella Communication, société d'événementiel rachetée en 2017.

À 60 ans, il est père de deux enfants, grand-père depuis cinq ans de deux petits-enfants et il vit toujours à Agen mais se rend très souvent au Pays basque. Consultant télé (1990-2012), manager de l'équipe de France des moins de 20 ans (2009-2011) et actuellement président du centre de formation du SU Agen, il reste toujours proche de l'équipe professionnelle, qu'il accompagne lors des rencontres de Pro D2.

RICHARD ESCOT

« Quel adversaire vous a posé le plus de problèmes sur le terrain ?

Tim Horan, le trois-quarts centre australien. Il avait des petits appuis très toniques. C'était une boule de muscles. Tout jeune, en 1989, inconnu, il était déjà très fort. Je me suis dit "Celui-là, c'est quelque chose..." Il avait un style qui lui était propre, ballon tenu à bout de bras ou calé sur la poitrine. Un joueur unique dans son genre, sur lequel il était difficile de défendre.

Et le partenaire qui vous a le plus marqué ?

Avant même que je joue avec lui, il m'a inspiré et pourtant, je n'ai jamais joué à son poste. Ce partenaire, c'est Jean-Pierre Rives. C'était mon idole et ça l'est encore aujourd'hui. Et ça dépasse le rugby. J'ai du mal à expliquer l'admiration que j'ai pour lui. Quand je jouais centre et parfois arrière, j'ai étudié les caractéristiques de nombreux joueurs, mais Jean-Pierre, lui, c'est autre chose. Pendant trois saisons, entre 1982 et 1984, j'étais à ses côtés en équipe de France ainsi qu'avec les Barbarians français, et durant les entraînements, je ne cessais d'observer ce qu'il faisait... Je voulais tout savoir de la façon dont il abordait ce jeu.

Quel est votre pire souvenir ?

Ma 9^e sélection en équipe de France. C'était en 1994, au Canada. L'arbitre m'a expulsé parce qu'il a pensé que j'avais donné un coup de poing, alors que je n'ai fait que repousser un adversaire. Heureusement, j'ai été blanchi six mois plus tard, mais à l'époque j'avais pris un match de suspension. Avec le recul, je me dis que j'aurais pu prendre un carton rouge à d'autres moments (sourire). Je n'ai pas donné beaucoup de coups de poing durant ma carrière, mais, en revanche, celui que j'envoie à Peter Fitzsimons (deuxième-ligne wallaby), contre l'Australie en 1990 (troisième test, victoire 28-19 à Sydney) méritait un rouge (sourire). Il fallait que je sois vraiment pour faire ça, mais bon, c'est arrivé... J'en ai balancé un autre, et c'est à Rob Andrew en quarts de finale de la Coupe du monde 1991 au Parc des Princes (défaite 19-10 contre l'Angleterre). Il m'avait retenu par le maillot et bim, c'est parti. J'étais désolé mais franchement, il le méritait, même si c'est un mec adorable (rires).

« En 1995, la troisième mi-temps avec les Anglais a duré toute la nuit avec de la moutarde, du ketchup, de la mayonnaise et de l'eau sur la tête »

Quelle est votre plus belle troisième mi-temps ?

Celle de Pretoria en 1995. Un très beau moment d'amitié, avec les Anglais, après la finale pour la troisième place de la Coupe du monde (victoire, 19-9). Elle a duré toute



la nuit, avec de la moutarde, du ketchup, de la mayonnaise et de l'eau sur la tête. Même les barmen ont participé à cette fête complètement folle... Il y a aussi celle de 1987, à Dublin (victoire 19-13), qui nous permettait de remporter le Grand Chelem dans le Tournoi des Cinq Nations. Nous étions élégants, en smoking. Franck Mesnel avait de la gomme et nous en avions mis sur nos cheveux, façon Borsalino. Je garde cette image à vie mais je ne sais plus dans quel état ni à quelle heure nous sommes revenus à notre hôtel (rires).

Quel est votre meilleur souvenir ?

C'est tellement difficile (sourire). Il y a la demi-finale victorieuse (30-24) de la Coupe du monde en 1987 contre l'Australie, mais aussi en 1994 la série de victoires (22-8, 23-20) en Nouvelle-Zélande. Mais s'il faut choisir, je citerais mon premier titre de champion de France, en 1982 avec Agen (victoire face à Bayonne, 18-9). J'avais 20 ans. Je marque le premier essai de ce match. C'était magnifique. Pour l'anecdote, j'étais tellement ému que j'ai oublié de monter en tribune officielle pour aller chercher le bouclier... Je suis resté sur le terrain, avec nos supporters.

Quel est le moment le plus loufoque ?

En 1992, face à l'Angleterre dans le Tournoi des Cinq Nations (défaite 31-13). Autour de l'heure de jeu, sur un dégagement de Rob Andrew, je me retrouve K.-O. : j'avais pris le ballon en pleine tête ! Je sors du terrain, remplacé par Jean-Luc Sadourmy, et je regagne le vestiaire. Peu de temps après entre Christophe Mougeot, blessé au genou. Moins de dix minutes plus tard, je vois débarquer Jean-Luc Sadourmy, blessé. Puis entre Grégoire Lascubé. Je lui demande : "Tu es blessé, toi aussi ?" Il me répond : "Non, moi je suis expulsé". Et voilà qu'arrive Vincent Moscato, qui nous annonce qu'il a été expulsé, lui aussi. J'étais étourdi et je me dis : "Ils se foutent de ma

gueule, ce n'est pas possible... Qu'est-ce qui se passe ? J'avais vraiment la tête à l'envers (rires).

Avez-vous un regret ?

Oui, celui de ne pas avoir été champion du monde. En 1987, belle année pour le XV de France, nous aurions pu. Ce quinze de France était très mature mais nous avons laissé beaucoup d'influx en demi-finales contre l'Australie, à Sydney. Nous avons bien fêté cette victoire et il y avait peut-être une ou deux bières de trop... En 1995, je ressors aussi très frustré de notre défaite (19-15) en demi-finales à Durban contre les Springboks. Mais franchement, je n'ai jamais été aussi près d'un titre de champion du monde qu'ont pu l'être les joueurs du quinze de France de 2011 à Auckland (défaite face à la Nouvelle-Zélande, 8-7).

Quelle est l'anecdote que vous n'avez jamais racontée ?

Nous nous préparions à affronter l'Irlande dans le Tournoi des Cinq Nations, en 1990. Un échauffement musclé à coups d'épaule, comme on le faisait régulièrement. Jacques Fouroux, entraîneur-sélectionneur du XV de France nous motivait à sa façon. C'était le moment des dernières consignes. Et là, verbalement, voilà Jacques qui s'adresse directement à moi et pique mon amour-propre. Ça m'a réveillé, brutalement. Ses mots faisaient mouche et là, bim, je lui balance un coup de tête pour lui montrer à quel point j'étais prêt à tout donner sur le terrain. Mais je n'ai pas retenu mon geste. Et je le vois encore tomber au sol, sur le côté du vestiaire. Je ne savais plus où me mettre (rires). Je me disais "Mais tu es complètement fou ! Après ça, il ne te reprendra plus jamais en équipe de France... Tu vas jouer là ton dernier match..." Et à la fin de la rencontre (victoire, 31-12), il a été le premier à venir vers moi et, du doigt, il m'a montré en riant la bosse qu'il avait sur le front... »